

Entretien avec Christiane CHAULET-ACHOUR
Par Soumya Ammar-Khodja dans *Passerelles*

Que représente pour toi la critique littéraire ? A quoi sert-elle ?

- D'entrée de jeu, c'est la grosse question ! Pour moi... la critique littéraire ? C'est la possibilité de faire partager mes découvertes de lecture et, grâce aux moyens d'analyses que j'ai pu acquérir, de trouver un angle d'attaque ou plusieurs pour que d'autres aillent vers une oeuvre, un ouvrage critique, une question littéraire ou d'actualité ou tout autre objet livresque. *Passerelles*... justement ! La critique littéraire est une passerelle et moi j'essaie de gérer les passages d'une rive à l'autre... Ce qui me satisfait vraiment, c'est lorsque quelqu'un, après avoir lu un de mes articles, me dit : "je n'avais pas du tout pensé à cela...Mais oui, bien sûr!" Parfois aussi les réactions sont de rejet, violentes : mais même celles-ci sont intéressantes, c'est qu'il y a un noeud, quelque chose qui accroche. Cela signifie que si je n'ai pas complètement raison -et la réaction de rejet m'oblige toujours à remettre ma lecture sur le métier- j'ai touché un point sensible. Le débat est ouvert : l'objet que j'ai mis ou aidé à mettre ou à remettre dans la communication n'est ni figé ni mort. La critique littéraire n'a jamais été pour moi une visite de musée mais un échange très sportif dans un triangle occupé, en chacun de ses sommets, par l'auteur, le lecteur et le critique.

Une société ne se lit pas seulement à travers les chiffres, les statistiques mais aussi à travers la musique, la littérature... Que nous dit, aujourd'hui, la littérature algérienne de l'Algérie mais aussi de ...la France ?

- Effectivement si on se contentait de chiffres et de statistiques, on n'irait pas très loin, dans la connaissance d'une société. Et tu sais bien que je suis de celles qui sont persuadés que l'art en général et la littérature, en particulier, sont des indicateurs de tendances, de forces souterraines, actives, dynamiques où les individus si divers qui forment une collectivité sont "visités" par des regards créateurs eux-mêmes diversifiés. C'est pour cela que les articles critiques que je déteste le plus sont ceux où l'on nous déclare qu'enfin "le" roman algérien qui dit "tout" de la situation algérienne d'aujourd'hui est né et que tous les autres doivent être mis au rancart ! En fait, cela signifie simplement que, pour celui qui écrit l'article, ce roman correspond à la vision qu'il a des choses. Il faut donc le dire en ces termes.

Cela pour dire et, pour en revenir à ta question, que les romans algériens écrits ces dernières années disent beaucoup, diversement et contradictoirement de la situation du pays, de son passé, des ses silences, de ses potentialités. Si je me place au niveau du contenu, même les moins réussis esthétiquement nous disent quelque chose de l'Algérie. Il est sûr que les oeuvres véritables décuplent les effets de sens par leur charge symbolique. J'apprends de l'Algérie et sur l'Algérie aussi bien quand je lis *Rose d'abîme* d'Aïssa Khelladi que *La*

nuit de la Lézarde de Malika Mokeddem, *Les Amants désunis* d'Anouar Benmalek que *Rose noire sans parfum* de Jamel Eddine Bencheikh, *Les Agneaux du seigneur* de Yasmina Khadra que *Les Oranges* d'Aziz Chouaki, etc... Je cite ici des titres qui m'ont marquée et qui m'ont apporté quelque chose sur le plan de la connaissance de mon propre pays, ces derniers mois. Il y en aurait d'autres à citer dans le roman, les nouvelles, la poésie, le théâtre. Quant à la France... peut-être que la question est difficilement cernable car les choses sont beaucoup plus diffuses, beaucoup plus biaisées : on dit sans dire, on navigue à nez dans un rapport nouveau, je crois, qui est en train de se définir par rapport à ce pays.

Je te pose la même question concernant la littérature antillaise.

- La littérature antillaise... c'est un autre versant de ma passion littéraire... Ma position ici est tout à fait différente puisque je n'ai pas une connaissance des Antilles de l'intérieur comme on dit... puisque malheureusement, en plus de ce que je crois être, je ne suis ni martiniquaise, ni guadeloupéenne ! Ces îles, je les ai découvertes d'abord et avant tout par la littérature, par les romans. Alors, mais alors seulement, j'ai consenti (...!) à leur rendre un petit peu Fanon que je lisais comme l'un des nôtres. Et j'ai relu Fanon à la lumière de son origine antillaise. Quand on relit la fin des *Damnés de la terre*, c'est du Césaire ! Et c'est beau comme peut l'être la parole poétique. Aujourd'hui, j'entre plus aisément - comme si enfin une complicité s'était concrétisée- dans la poésie, celle de Césaire mais pas seulement. Je pense que lorsqu'on peut atteindre un point de sympathie avec la parole poétique d'un pays, c'est qu'on a tissé un rapport vrai avec cette terre-là ! Pour compléter la réponse à ta première question : être critique littéraire, c'est adopter différents pays. Je ne sais si l'on devient citoyen du monde -ce serait une bien grande prétention...- mais c'est être citoyenne des littératures. Cela me comble !

Je sais que tu aimes beaucoup l'oeuvre de Daniel Maximin, surtout *L'Isolé Soleil*. Aux lecteurs qui ne la connaissent pas, qu'en dirais-tu pour les inviter à la découvrir ?

- Je leur dirais d'abord que je les envie ! Oui, je les envie ! Car ils vont faire une découverte magnifique. Cette découverte, ce don est derrière moi. Je suis désormais dans un autre rapport à cette oeuvre. Mais rien ne remplace ce moment où se nouent, par un regard qui court de ligne en ligne, une connivence et un plaisir. La découverte ! D'autres plus prestigieux que moi, ont admirablement décrit ce rapport passionné à un univers de fiction qu'un autre inconnu a tissé pour nous !

Que leur dire pour qu'ils le découvrent ? D'abord qu'il fait partie des livres accessibles parce que publiés en poche ! Ensuite qu'ils doivent attacher leur ceinture pour partir dans une aventure qui n'est pas aisée parce que l'univers créé ne va pas de soi ; mais qu'ils se laissent porter par la beauté, la musicalité de l'écriture, qu'ils avancent par vagues de lecture. Alors, s'ils ont pu laisser la

magie opérer, ils y apprendront beaucoup sur plein de choses de l'Histoire de la Guadeloupe en particulier mais aussi, sur les relations de couple, sur le péril et l'apport de l'écriture, de la mémoire, de l'exil. Surtout, ils découvriront une écriture du bonheur et de la plénitude même lorsque les choses racontées ne sont pas particulièrement exaltantes. Maximin regarde le monde avec des "yeux fertiles" et non avec des yeux "frustrés" ; il le regarde sans complexe, surtout sans complexe de langue comme tant d'écrivains francophones qui ont toujours besoin de justifier l'outil qu'ils utilisent. *L'Isolé Soleil* a été pour moi, dans ma trajectoire personnelle, un livre majeur -en plus, j'ai toujours pensé qu'il était aussi important pour le roman antillais que l'a été pour le roman maghrébin, *Nedjma*. Le lecteur aura la chance aussi de lire les deux suivants, - *Soufrières* et *L'Île et une nuit*-, d'autant qu'avec le premier, ils forment une trilogie. Nous partageons des mers de rencontre et de métissage, la Caraïbe et la Méditerranée.

Il est indéniable que cette littérature dite francophone est présente en France : elle a des éditeurs, des lecteurs, des critiques, des colloques... Mais, en même temps, elle est, d'une certaine façon, absente ; elle renvoie à une sorte de no man's land.

Qu'est-ce qui fait, par exemple, que Mohammed Dib, qui en est à son huitième recueil de poésie, ne figure que rarement dans les anthologies de poésie et encore moins dans les études et analyses de poètes français contemporains ? J'ai pourtant la faiblesse de croire qu'il est un poète (sans parler du romancier) contemporain majeur.

- Je ne sais si je peux répondre à partir d'un exemple particulier. On sait, de toutes façons que, quelle que soit l'origine du poète, la poésie ne se diffuse que dans des cercles très fermés, en circuits d'initiés quasiment. C'est presque un phénomène de société : il n'y a qu'à aller dans des salons de poésie ici ou là en France. A mon sens, le plus grave n'est pas là. C'est d'abord que ces écrivains ne soient pas reconnus et diffusés dans leur propre pays. Ce qui tient du scandale -et je mesure le mot !- c'est que, trente six ans après l'indépendance, l'enseignement national algérien n'ait pas inclus dans ses programmes -en français ou en arabe peu importe!- des cours de littérature et d'histoire littéraire algériennes. Un bachelier algérien quitte l'enseignement secondaire sans connaître sa littérature nationale bi ou tri-lingue.

Car lorsque cette reconnaissance basique va de soi, les oeuvres peuvent exploser ou être diffusées en dehors des frontières étroitement nationales. Mais elles y ont trouvé leur humus et leur socle, leur public premier, celui qui a une connivence apprise depuis l'enfance avec les symboles et les référents qui habitent leurs écritures, le public aussi qui les transporte hors des frontières. Si le pays lui-même n'a pas la fierté de ses oeuvres par complexe ou déni de langue...!

Oui, la position des littératures francophones est inconfortable mais en même temps, pas aussi dramatique qu'on veut bien la souligner en général. Si on compare la notoriété des écrivains francophones d'origine autre que française,

avec celles des écrivains francophones d'origine française, je ne crois pas que ce soient les premiers qui soient le moins bien servis. La question cruciale, je le répète, c'est qu'ils n'aient pas leur terrain de décollage dans leur propre pays. Et même si l'on peut être persuadé de "l'Internationale de la littérature", les circuits de production et de diffusion, dans chaque pays, ne sont pas extensibles à volonté et répondent à des impératifs de tous ordres. C'est justement aux critiques et aux enseignants de multiplier les interventions pour faire connaître, faire découvrir et provoquer des mini-phénomènes de boule de neige sur tel auteur, telle oeuvre. Dans ce domaine, je ne crois pas aux règles d'imposition ni aux déplorations de principe.

Un de tes grands pôles d'intérêt est l'écriture féminine. Après avoir dirigé le *Diwan d'inquiétude et d'espoir*, ouvrage collectif auquel j'ai participé, tu viens de publier *Noûn, Algériennes dans l'écriture*. Tu declares, en ouverture de ce dernier, qu'Assia Djebar est sortie de sa solitude. Du *Diwan* à *Noûn*, que s'est-il passé ?

- Non, ce n'est pas en ouverture mais en quatrième de couverture, je me permets de rectifier. En ouverture, c'est un poème que j'ai entendu dans des journées de femmes à Montpellier, poème de Manille dont je n'ai pas le nom d'auteur. Mais son anonymat même m'a semblé symbolique : il est porteur de notre espérance :

*"Ecoute les femmes
Elles arrivent
Parcourant de grandes distances
à pieds dansants"*

Si je rectifie, ce n'est pas pour ergoter mais parce que cela me semble symptomatique de l'orientation différente et complémentaire qui anime le *Diwan* et *Noûn*. En effet, dans le premier, l'option était celle d'une analyse d'oeuvres, de l'appréhension d'un phénomène et d'un recensement le plus systématique possible. Dans les années où nous l'avons fait, cette perspective était nécessaire ; elle correspondait aussi au morcellement inévitable d'un travail d'équipe où les apports des unes et des autres ne sont pas équivalents, ni leurs disponibilités ni leur implication dans le projet. Tu sais combien ce projet nous a portés et qu'avant même sa concrétisation par cet ouvrage -qui est et demeure un ouvrage de référence pour la littérature algérienne des femmes de 1947 à 1987- il a été "diffusé" par nos voix et celles des écrivaines, dans toutes sortes d'occasion. Je le rappelle, je crois, dans la bibliographie commentée que je propose dans *Noûn*.

Ensuite, j'ai dû partir. Partir ne signifie pas oublier. On se concentre, au contraire, sur des domaines de prédilection. J'ai été très souvent sollicitée pour présenter la littérature des Algériennes et j'ai souhaité rassembler tout ce travail dans un ouvrage, travail qui me faisait toucher du doigt à chaque étape, l'enrichissement, la complexification, la diversité de ce pan littéraire. J'ai eu la chance alors de rencontrer un "compatriote", Jean-Jacques Gonzalès qui l'a proposé aux éditions Atlantica dans une nouvelle collection qui fait sa place à

l'Algérie, en me laissant carte blanche pour ce livre un peu atypique puisqu'il n'est pas résolument "universitaire", ni résolument "grand public". Conçu en quatre parties complémentaires mais distinctes, il offre une palette d'approches, de la réflexion générale sur l'écriture des femmes à partir de l'exemple algérien des années 90, à des approches pointues, en passant par *Kitmân* qui dit autrement, par le biais d'une création, transformée en création collective à partir de ma solitude d'exil, en insérant d'autres voix. *Kitmân* puis *Noûn* doivent énormément à la complicité de Jocelyne Carmichael de Théâtre'elles à Montpellier qui a été une des premières à faire de la solidarité avec les Algériennes une constante de vie et d'intervention depuis 1992. Un jour, peut-être, nous ferons quelque chose avec elle à Alger...

Je n'ai pas aimé certains "romans" d'Algériennes (et d'Algériens!) publiés parce qu'ils ont un lien plutôt distendu avec la littérature. Ne penses-tu pas que la conjoncture politique actuelle brouille parfois les données du problème ? Qu'est-ce qui fait la littérarité d'un texte malgré les bonnes intentions qu'il affiche ?

- On sait bien que tout champ littéraire est occupé par une grande diversité de productions. Une période comme celle que nous traversons provoque des bouleversements individuels qui expliquent que telle ou telle personne se mette à écrire sans être écrivain. Les critères de littérarité, je serais bien en peine de les donner en quelques lignes. Il me faudrait aussi évoquer ceux de lisibilité. La production, beaucoup plus abondante depuis 1994, se décantera : les ouvrages de simple témoignage resteront des documents sur un temps, les autres prendront le large vers la littérature, bien commun à tous les hommes. Certaines grandes oeuvres se perdront en cours de route... A nous, critiques littéraires, enseignants, militants de la culture, de faire connaître et lire. Cela ne nous interdit pas de parler des autres ouvrages mais en les situant avec précision, sans polémique, à la place qui est la leur dans le champ.

"L'art est très proche de la féminité profonde. D'ailleurs les grandes figures du refus sont féminines, c'est Antigone." (Michel del Castillo)... "Il n'y a pas de littérature "noire", "féminine", homosexuelle" ou... sidéenne. Il n'y a de littérature que culturelle et c'est aussi pourquoi il n'y a pas de culture noire comme il n'y a pas de culture blanche." (Chamoiseau) Ces opinions appellent quel commentaire de ta part ?

- La première est séduisante mais ne tient pas longtemps à l'examen. Parce qu'il y a de grandes figures de résistance masculine... et de grandes figures de "négociation" qui sont féminines, comme...Shahrazad ! Alors ? Quant à celle de Chamoiseau, elle est une pétition de principe généreuse mais qui ne me parle pas. Chaque fois qu'un groupe minoritaire a voulu faire entendre sa voix on l'a renvoyé aux vestiaires de l'universalité. Moi, je n'ai pas de complexe à être femme et je pense que cette identité de femme s'inscrit dans ce que je fais, dans ce que je dis, dans ce que je produis. Ce qui ne signifie pas que je ne

communiqué pas avec les autres, hommes ou femmes d'ailleurs. Dire et reconnaître une spécificité ne signifie pas qu'on s'inscrit dans un ghetto.

Tu animes avec Michel Rolland un groupe de recherche Masculin/Féminin à l'UFR des Lettres et Sciences Humaines de l'université de Cergy-Pontoise. Vous préparez une journée d'études pour mai 1999. dans quelles perspectives vous inscrivez-vous ?

- Justement, la perspective qui est la nôtre n'est pas celle de la séparation mais de la distinction et de l'interaction. Michel fait partie des rares chercheurs en France qui s'intéresse à la masculinité. L'un et l'autre nous avons pensé qu'il fallait lier les deux préoccupations dans une interrogation sur la production et la perception des oeuvres et dans les champs littéraires à partir de l'appartenance sexuelle. Notre groupe démarre ; la journée de mai sera une manière d'apprécier nos potentialités et nos capacités à entrer en liaison avec d'autres chercheurs préoccupés par les mêmes questions.

Tu ne dédaignes pas l'humour. Je crois même que tu fais partie d'une association travaillant sur ce thème. Humour et Algérie, est-ce conciliable?

- L'humour est conciliable avec tout ou... irréconciliable ! Cette association, CORHUM, présidée par Judith Stora-Sandor de Paris VIII, j'en faisais partie depuis 1988, donc même quand j'étais à Alger. Et avec Dalila Morsly, nous avons participé à colloques et journées d'études en présentant toujours des analyses de la situation algérienne. Dans ce cadre, j'ai fait pas mal de petites choses sur Humour et identité, humour et caricatures, Humour et BD. Mais, au sein de cette association d'études de l'humour, du comique et du rire, j'ai surtout un grand intérêt pour un sous-groupe sur l'humour... féminin ! Cela existe cette chose-là ? Même l'humour, elles veulent le féminiser ?!!!... Comme tu le vois, j'ai certaines obsessions !

Tes travaux universitaires, tes lectures se déploient autour de certains noms. Je citerai, entre autres : Jules Vallès, Louise Michel, Isabelle Eberhardt, Mostefa Lacheraf, Albert Camus, Jean Sénac, Anna Greki, Jean Pélégri, Jamel Eddine Bencheikh, Andrée Chedid, Leïla Sebbar... Quels seraient le mot, la phrase que tu écrirais pour chacun d'eux afin de nous faire voir l'importance qu'ils ont eue, ont pour toi ?

-C'est bien embarrassant cette question ! Quand je préparais mon 3^e cycle en 1969, ma fille aînée qui allait avoir 4 ans pensait que Jules Vallès était un "copain de maman à la fac"... C'est une boutade mais c'est dire aussi combien ces écrivains qui m'ont passionnée et me passionnent font partie de ma vie ! Et, en plus, beaucoup de ceux que tu as nommés sont encore vivants ! Je dois dire d'abord qu'ils se sont tous inscrits, d'une façon ou d'une autre, dans une interrogation qui est constante chez moi, sur les marginalités littéraires : aucun de ceux que tu nommes ne font partie -à part Camus peut-être- du panthéon

littéraire ! D'une façon ou d'une autre ils occupent des périphéries et c'est cela qui m'intéresse. Sans doute, cela correspond-il à ma propre situation : je suis une périphérique, atypique, non représentative. Peut-être ? Je n'ai jamais autant réfléchi à mes "spécialités" et à mon "identité" -qui préoccupe plus les autres que moi-même car ils ne parviennent pas à me cataloguer-, que depuis que je suis en France ! La liste que tu me donnes m'intéresse car elle est l'image que tu as de mes lectures. Il y en aurait beaucoup d'autres. Mais on va se contenter de ceux-là, en essayant de les regrouper un peu.

Il y a Jules Vallès et Louise Michel découverts en travaillant, dès 1967, sur la Commune de Paris, une de mes grandes fascinations historiques. Peu à peu, j'ai découvert pour le premier l'importance qu'il avait eue pour d'autres Algériens plus vieux que moi ; pour la seconde, son attitude en Nouvelle Calédonie vis-à-vis des Canaques mais aussi des insurgés kabyles de la révolte d'El Mokrani m'a fait sentir une ouverture d'esprit, dans les limites de son époque, que je trouve remarquable. Pour eux deux, c'est vraiment les notions d'implication et d'engagement, de rélégalion aussi hors du champ littéraire légitime lorsque l'on n'est pas conforme.

Il y a ensuite un second ensemble constitué de mes aînés proches et immédiats : ceux qui n'ont pas défendu l'Algérie "française" au sens politique du terme et qui se sont battu soit du côté algérien, soit dans un entre-deux inconfortable et douloureux. Avec les premiers, il y a eu complicité. Le mot serait celui de filiation : je pense à Jean Sénac, Anna Greki. Je pourrais y associer Mohammed Dib, Frantz Fanon, Kateb, bien sûr ! Avec les seconds, -je pense à Jean Pélégri et Albert Camus-, ce fut un accompagnement plus conflictuel. Il a fallu toute une démarche intellectuelle et... le temps, pour dépasser des incompréhensions. Mes convictions sont ce qu'elles sont mais, par le détour des textes et la mise en contexte, je parviens désormais à mieux rendre compte de leurs oeuvres. J'y trouve une nourriture patrimoniale (ce serait cela l'expression) et j'y associerai volontiers Mouloud Feraoun.

Dans cet "ensemble", je ferai une place à part à deux "aînés" du côté algérien, qui m'ont diversement mais profondément formée intellectuellement et esthétiquement comme Mostefa Lacheraf ou Jamel Eddine Bencheikh. Des mots pour caractériser leur importance pour moi ? Un bilinguisme authentique et décontracté, le courage des idées, la précision de l'expression sans concession à aucune facilité qui est une école de rigueur, des univers de création qui ouvrent sur des domaines culturels peu visités, trop peu connus pour l'un comme pour l'autre.

Il reste trois femmes dans ta liste : Isabelle Eberhardt, Andrée Chedid, Leïla Sebbar... Des frontalières, des solitaires, des inclassables. Pour la seconde surtout, -au-delà de l'intérêt que j'ai pour ces trois univers littéraires-, le bouleversement provoqué par une écriture qui sait marier simplicité et complexité. C'est un très grand écrivain et une humaniste dont on ne finit jamais de découvrir la générosité et la richesse !

Mais ma famille littéraire s'enrichit sans cesse et j'ai de nouvelles fidélités sans renier les anciennes... Beaucoup de nouvelles découvertes du côté des écrivaines et pas seulement algériennes !

L'histoire littéraire désigne souvent la naissance d'une revue comme l'acte de re-naissance d'une culture, d'une littérature à un moment névralgique de l'Histoire. Je pense que c'est le cas d'Algérie Littérature/Action, revue à laquelle tu collabores ?

-Je peux dire oui d'autant que je n'ai pas participé à sa création. Je ne suis montée dans le train qu'une fois qu'il était en marche et je ne le regrette pas ! Je pense vraiment que cette revue apporte quelque chose de nouveau et de nécessaire. Elle est une mémoire. Et la mémoire, pour moi, ne se perçoit pas seulement au passé. La mémoire, c'est l'enregistrement perpétuel de tout ce qui semble valoir la peine de l'être. Peut-être qu'avec le recul, dans quelques années, certaines "promotions" pourraient apparaître comme abusives au regard de la postérité ? Mais l'important est d'enregistrer le plus possible le vivant tout en rappelant ce que l'on ne connaît pas : *La mort absurde des Aztèques* de Mouloud Mammeri, *Les Chansons des jeunes filles algériennes* de Mostefa Lacheraf, *Le joueur de flûte* de J.E.Bencheikh à côté des textes de Maïssa Bey, d'Achour Ouamara, d'Hassan Bouabdallah, d'Aziz Chouaki... C'est un espace de convergence et de dialogue, négation de la dispersion à laquelle nous avons été acculés.

Qu'aimes-tu particulièrement enseigner ?

- Justement les passages de frontières : d'une culture à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une génération à l'autre, d'un sexe à l'autre, d'un genre à l'autre, d'une langue à l'autre... Non pour mettre tout le monde dans un "universel" neutre, sans couleur et sans saveur mais pour apprécier les pôles et les échanges.

Que penser de cette loi sur l'arabisation en Algérie quand on sait toutes les difficultés de publication que rencontre Waciny Laredj, écrivain algérien de langue arabe ? Il déclarait dans le n°22/23 d'Algérie Littérature/Action, en septembre 98 : "j'ai écrit le roman *La Gardienne des ombres* et il a été publié en français avant de l'être dans sa langue d'origine"...

- Sur l'arabisation et les rapports des langues parlées et écrites par les Algériens à la langue arabe officielle, j'ai déjà souvent donné mon opinion, en particulier dans ma thèse et dans l'introduction à *l'Anthologie de la littérature algérienne* (ENAP/Bordas, 1990). J'ai été et je suis plus que jamais partisane du bilinguisme dans l'enseignement et la formation. J'ai toujours considéré que la maîtrise du français entretenue et maintenue était une richesse pour le pays et non une tare. Je pense également que l'introduction de l'enseignement du berbère sera une bonne chose si on étudie le dossier plus sérieusement qu'on ne l'a fait pour l'arabisation.

Ce qui m'intéresse et ce pour quoi j'ai une petite compétence est la littérature: or, il est un fait, c'est que la littérature algérienne s'écrit dans deux langues, - maintenant trois mais les oeuvres écrites en berbère ne sont pas légions-, que

cette littérature existe et qu'elle doit être reconnue quel que soit son outil d'expression. Bien sûr qu'il faudrait que les écrivains de langue arabe trouvent des moyens d'éditer et que c'est particulièrement contradictoire qu'ils ne le puissent quand le pays passe à une arabisation officielle répressive. Mais cela prouve bien que ce n'est pas une question de langue mais une question d'idéologie et de pouvoir. En attendant et en continuant à se battre pour cela, je dis tant mieux que Waciny Laredj ait trouvé un canal d'édition à partir de la traduction. Le silence est le pire des ensevelissements s'il n'est pas un "silence bruyant" à la Salman Rushdie !

Qu'aurais-tu fait si tu n'avais pas fait de littérature ?

-Je ne sais si je "fais" de la littérature. Non... à part quelques poèmes, quelques nouvelles. De la critique littéraire, oui. Mais j'ai fait aussi beaucoup d'autres choses qui forment un tout : des enfants, une famille, la cuisine, des groupes de femmes, de l'enseignement, de la recherche ! Toutefois, je ne peux imaginer que ma vie intellectuelle soit occupée par autre chose que la littérature et les écrivains.

(Paris, le 24-25 Octobre 1998)